

« Dr Folhumour, I presume... »

LA multiplication de prolégomènes épistémologiques sophistiqués n'a pas jusqu'à présent pleinement atteint sa finalité heuristique. A preuve les permanentes controverses qui alimentent les théoriciens des sociétés politiques du Tiers monde dont les œuvres ne seront jamais lues par ceux qui vivent quotidiennement cette société.

Mais ces derniers vivent, pensent, agissent, réagissent. Bien mieux, ils commencent à publier. A preuve, cet ouvrage, *The Best of Kapelwa Musonda* (Lusaka, Neczam (P.O. Box 32664), 1979, 287 p.).

Il serait regrettable que le premier véritable manuel de sociologie (entre autres politique) africaine vue par la base pâtisse des difficultés de la diffusion mondiale pour un éditeur zambien, fût-il l'éditeur de la très officielle Kenneth Kaunda Foundation. *Politique africaine* doit d'autant plus contribuer à la renommée de cette publication — dont l'auteur zambien se cache sous un pseudonyme — qu'elle répond à une préoccupation exprimée par les animateurs de la revue, à savoir la connaissance de la pratique populaire du politique.

Sans doute ce « manuel » est-il un peu spécial dans sa forme. Il ne répond pas du tout aux canons formalistes des ouvrages scientifiques ; il n'y a ni bibliographie, ni index, ni notes en bas de page, ni introduction rendant hommage à tous, du Grand Maître à Penser à la dévouée dactylo, encore moins les pieuses citations des gourous des sciences sociales et politiques ou les conclusions définitives. Il y a par contre plus de 80 chapitres qui se succèdent dans le désordre le plus complet, ce qui évite la monotonie qu'aurait pu engendrer leur regroupement thématique ; encore convient-il de souligner que le style adopté par « Kapelwa Musonda » n'est guère susceptible de lasser le lecteur.

Il y a tout simplement à chaque page une séquence de la vie quotidienne d'un Africain de base, zambien le plus souvent, mais qui pourrait être de dix, vingt ou quarante autres nationalités. Nous avons une série d'illustrations du comportement politique ou social de l'individu ordinaire, de ce qu'il fait, ou de la façon dont il voit les choses, et notamment les différentes formes d'autorité et de pouvoir social. Cette introspection dans la quotidienneté du politique et de la vie a été menée

au jour le jour (ou plus exactement chaque vendredi) dans les colonnes du *Times of Zambia* entre 1972 et 1977 sous la forme de courtes chroniques de trois pages environ. D'où les 80 chapitres !

Théoriquement parlant, l'approche est incontestablement empirique et centrée sur le détail révélateur. « Kapelwa Musonda » traite aussi bien des négociations luso-mozambicaines de 1974 que de la pensée économique de l'éboueur de son quartier, des embarras du mari, mais aussi de ceux de l'amant, des effets à la base de l'inflation ou du fonctionnement du système politico-administratif, ainsi que le montrent quelques titres de chroniques : « En enquêtant sur les enquêtes », « La Kafue River Transport Corporation : cinq pirogues et un vapeur », « Dieu merci, nous n'avons pas à faire la queue pour avoir de l'air », « Comment KK a découvert le Malawi », « Nous n'avons gaspillé que 3 millions de Kwachas », « Gouvernement ? Qui c'est exactement, ce gars-là ?... », j'en passe, bien sûr et combien de meilleures...

Il apparaît donc, ne serait-ce qu'à travers ces quelques titres, que la forme aussi est résolument non académique, non idéologique, mais plutôt du genre spontané ordinaire, ce qui s'avère, osons le dire, merveilleusement heuristique. Ce n'est jamais vulgaire, et la seule grille de lecture convenable est le sens de l'humour. L'une des raisons du succès local de « Kapelwa Musonda » réside dans son art de dire des choses très sérieuses, graves même, sous la forme satirique ou en faisant de la politique-fiction. Sans doute, les ficelles sont parfois un peu grosses, surtout lorsqu'il traite des relations entre les deux sexes ; mais pour l'essentiel, à savoir tout ce qui a trait au pouvoir, la plaisanterie est bien tournée et les tonalités surréalistes de certaines situations (pas toujours si fictives qu'il n'apparaît à la première lecture) témoignent de l'existence et de la possibilité d'expression d'un humour politique africain. La dérision est une puissante forme d'expression politique populaire, et elle a trouvé en « Kapelwa Musonda » son héraulf. Ceci nous rappelle, comme le fait « Kapelwa Musonda » dans son « ultime confession », qu'il faut aller au-delà du rire : « (...) *I went to town making fun about our shortages, shortcomings in parastatal organisations and even our own failure in the Party and Government. But now, these matters are no longer a laughing matter* », même s'il ajoute que cela signifie simplement qu'il vieillit.

Rien n'est donc épargné, pas même le chroniqueur, dans ce qu'on appellerait volontiers ce « manuel de sociologie d'opposition » si cette appellation n'était déjà prise par un sociologue, célèbre lui, et qui ne pratique pas l'humour. Dans sa réflexion, il trouve conseils et solutions grâce à la dialectique très matérialiste de son conseiller et confident, le Camarade Bonzo, pilier de bar notoire et de ce fait source d'informations inédites et donc fondamentales. Ainsi, on peut entrer dans les anti-chambres du Gouvernement, du Palais présidentiel, de l'Assemblée, des entreprises publiques ou dans les bureaux des ennemis de l'Afrique, Ian Smith ou John Vorster. Évidemment, ce qu'on y apprend est assez souvent fabuleux, mais à l'arrivée il reste toujours une entreprise salubre de démystification des invraisemblables discours officiels triomphalistes ou faussement alarmistes (voir par exemple la chronique sur la mobilisation antirhodésienne et la vigilance populaire aux chutes Victoria), autant que

des perspectives apocalyptiques d'exilés qui ne voient les masses qu'avec le regard d'idéologues européens. Ainsi sont mis à nu l'art du discours creux, la rationalité de l'inefficacité bureaucratique, et le caractère politique de comportements populaires quotidiens. Du chef de l'État (dont les idées fixes, les slogans, les exhortations quasi religieuses sont gentiment parodiés : voir l'exhortation de Saint-Luc intitulée « *Thou shalt pay more...* ») à l'homme du peuple (certes réhabilité, puisque enfin il est au centre d'une étude sociologique, mais dont les défauts ne sont pas cachés), personne n'échappe à la plume alertement corrosive de « Kapelwa Musonda ».

En un mot, tout titulaire, à un titre ou un autre, d'une position d'autorité (qu'il soit Président, bureaucrate, amant, policier ou maîtresse) voit mettre joyeusement à nu la réalité de son pouvoir ou de son impuissance.

The Best of Kapelwa Musonda doit, pour toutes ces raisons, échapper à l'indifférence ; dans la masse des publications qui nous assaillent et nous ennuiant, une bouffée d'air pur et vivifiant nous vient des hauts plateaux zambiens.